

LE SERVICE DANS L'ÉDUCATION

Par Jiddu KRISHNAMURTI (1895-1986) — 1911

Traduit de l'anglais

Original : Les Éditions de l'Étoile — 1911

—

Droits : domaine public

—

Édition numérique finalisée par GIROLLE (www.girolle.org) — 2016

*Remerciements à tous ceux qui ont contribué
aux différentes étapes de ce travail*

NOTE DE L'ÉDITEUR NUMÉRIQUE

L'éditeur numérique a fait les choix suivants quant aux livres publiés :

- Seul le contenu du livre à proprement parler a été conservé, supprimant toutes les informations en début ou en fin de livre spécifiques à l'édition de l'époque et aux ouvrages du même auteur.
- Le sommaire de l'édition papier originale a été supprimé sauf dans certains ouvrages où le sommaire, sous forme de liens hypertextes renvoyant au chapitre concerné, est thématique – sommaire rappelé en tête de chapitre.
- Certaines notes de bas de page ont été supprimées ou adaptées, car renvoyant à des informations désuètes ou inutiles.
- L'orthographe traditionnelle ou de l'époque a été remplacée par l'orthographe rectifiée de 1990 validée par l'académie française.

INTRODUCTION D'ANNIE BESANT

En des vies, depuis longtemps écoulées, l'auteur de ce petit livre a pris une part active à des œuvres d'enseignement ; il semble en avoir rapporté un intense intérêt pour l'éducation. Au cours de ses visites à Bénarès il a prêté une vive attention à de nombreux détails de l'œuvre poursuivie au Central Hindu College ; il a observé, questionné, il a noté le bon esprit qui règne entre professeurs et étudiants, si différent de ce que lui avait montré sa propre expérience d'écolier dans l'Inde méridionale. Il semble avoir médité sur cette question, et dans ce petit livre, il présente les idéals d'éducation que lui paraît exiger le perfectionnement du système actuel.

Il faut relever la situation du maître au niveau qu'elle possédait dans l'Inde d'autrefois, afin que l'occupation d'une chaire professorale soit une marque d'honneur social. Il faut considérer son œuvre comme rattaché à ce grand ministère de l'Enseignement qui fait partie du Gouvernement de notre monde, et la relation qui l'associe à ses élèves, doit être l'image de celle qui unit un Maître à ses disciples. L'amour, qui d'un côté protège et élève, doit trouver de l'autre côté sa contrepartie dans l'amour soumis et confiant. C'est là, en vérité, l'antique idéal de l'Inde, quelque exagéré qu'il puisse sembler aujourd'hui et, s'il était possible de relever cet idéal dans quelque une des nations, il devrait l'être par un indou pour des indous. Il y a donc, derrière la pensée de l'auteur, le rêve d'un collège et d'une école futurs où cet idéal pourrait trouver sa réalisation, un collège et une école théosophique parce que les anciens idéals de l'Inde puisent maintenant leur vie dans la Théosophie qui, seule, peut modeler les vaisseaux nouveaux qui contiendront l'antique élixir de vie.

Le châtimeut doit disparaître ; non pas seulement la brutalité surannée de la verge, mais toutes ces formes de coercition qui font des hypocrites au lieu de jeunes garçons honorables et virils. Il faut que le maître incarne l'idéal et que l'élève soit conduit, par l'admiration et par l'amour, à le reproduire en lui. Ceux qui savent avec quelle vivacité un enfant, qui n'est pas gâté, répond à un noble idéal, ceux-là concevront la puissance d'influence d'un maître qui stimule par un haut exemple et gouverne sous le sceptre de l'amour, non sous la férule de la peur. Au reste, la Vie unique réside dans le maître et les élèves, ainsi qu'Alcyone nous le rappelle, et pour cette Vie, qui est divine, toutes choses sont possibles.

L'instruction doit être conçue, en vue des besoins individuels de l'enfant, et non comme un lit de Procuste officiel, auquel on adapte les uns par un véritable écartèlement, les autres aux prix de mutilations. Les facultés de l'enfant, la voie qu'elles le rendent apte à poursuivre, c'est là ce qui doit guider son instruction. En tout, l'intérêt de l'enfant doit venir en première ligne ; la raison d'être du vrai maître est de servir.

L'école doit être un foyer d'influences bonnes et joyeuses qui rayonnent sur le voisinage. Les études et les jeux doivent tous concourir à l'édification du caractère, à la formation du bon citoyen, aimant sa patrie.

Tel est le rêve de l'adolescent qui va devenir un instructeur, au sujet des possibilités que pourra dérouler l'avenir. Puisse-t-il réaliser, dans la force d'une noble maturité, les pures visions de sa jeunesse et incarner une Puissance sous laquelle les déserts de la terre se réjouiront et fleuriront comme la rose.

À l'Instructeur suprême et à ceux qui le suivent.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Nombre de suggestions faites dans ce petit livre proviennent de souvenirs personnels concernant mes premiers temps d'école et, depuis lors, mon expérience propre des méthodes employées dans l'entraînement occulte, m'a démontré combien la vie des jeunes garçons pourrait être rendue plus heureuse qu'elle ne l'est d'habitude. J'ai par moi-même expérimenté, et la bonne et la mauvaise manière d'être instruit, et c'est pourquoi je désire en aider d'autres à se diriger vers celle qui est bonne. J'écris sur ce sujet parce que c'est l'un des plus chers au cœur de mon Maître, et beaucoup de ce que j'en exprime n'est qu'un écho imparfait de ce que je lui ai entendu dire. En outre, durant ces deux dernières années, j'ai vu une grande partie de l'œuvre accomplie dans le "Central Hindu College" de Bénarès par M. G. S. Arundale et le groupe de ses collaborateurs dévoués. J'ai vu des professeurs heureux de dépenser leur temps et leurs énergies au service continu de ceux qu'ils considèrent comme leurs jeunes frères. J'ai également noté que les écoliers, de leur côté, témoignaient à leurs maîtres un respect et une gratitude affectueuse que je n'aurais jamais crues possibles.

Bien que beaucoup de gens puissent penser que l'idéal proposé est entièrement hors de la portée d'un instituteur ordinaire et ne peut être mis en pratique dans les écoles, je puis, par-là, désigner au moins une institution où nombre de suggestions faites dans ce livre sont appliquées actuellement, ainsi que je l'ai vu. Il se peut que quelques-unes de ces suggestions dépassent, quant à présent, le niveau de beaucoup d'écoles ; mais elles seront reconnues et mises en pratique aussitôt que les professeurs auront compris leur utilité, aussitôt qu'ils auront une juste compréhension de l'importance de leurs fonctions.

La plupart de mes recommandations s'appliquent, je pense à tous les pays et à toutes les religions et elles se proposent de faire résonner la note de fraternité universelle, sans distinction de religion ou de caste, de race ou de couleur. Si l'unité de la vie et de son but pouvait être clairement enseignée à la jeunesse des écoles combien plus radieuses en seraient nos espérances pour l'avenir. La méfiance mutuelle des races et des nations disparaîtrait, si l'on exerçait les enfants à se témoigner réciproquement de l'amour et de la sympathie, comme étant membres d'une grande famille d'enfants répandue de par le monde, au lieu de leur enseigner à tirer gloire seulement de leurs traditions propres et à mépriser celles des autres. Le vrai patriotisme est une noble qualité chez les enfants, car il dénote du désintéressement dans les

intentions et de l'enthousiasme pour un grand idéal ; mais c'est un faux patriotisme que celui qui se prouve par le mépris des autres nations. Il y a, dans les différents pays du monde, m'a-t-on dit, de nombreuses organisations destinées à inspirer aux enfants l'amour de leur pays et le désir de le servir – et cela est certainement bon – mais je me demande quand existera une organisation internationale qui puisse donner, aux enfants de toutes nations, un idéal commun et la reconnaissance de la véritable base de l'action droite : la fraternité humaine ?

Je tiens à remercier ma mère adoptive, M^{me} Annie Besant, de l'aide qu'elle m'a donnée tandis que j'écrivais ce petit livre ; et aussi mon cher ami M. G. S. Arundale, au sujet de maintes indications utiles sur cette question, souvent traitée entre nous.

LIVRE

LE MAITRE

Dans le livre *Aux Pieds du Maitre* j'ai transcrit les instructions qui m'ont été données par mon Maitre, lorsque celui-ci me préparait à apprendre de quelle manière je serais le plus utile à ceux qui m'entourent. Tous ceux qui ont lu cet ouvrage savent à quel point les paroles du Maitre sont lumineuses et inspirent, à chaque personne qui les lit, le désir de s'exercer au service d'autrui. Je sais, par moi-même, combien m'ont aidé les soins affectueux de ceux que je considère comme mes guides et je désire ardemment transmettre à d'autres l'aide que j'ai reçue d'eux.

Il me semble que les instructions du Maitre peuvent être universellement appliquées. Elles sont utiles, non seulement à ceux qui cherchent d'une façon définie, à s'engager sur le Sentier qui mène à l'Initiation, mais encore à ceux qui, tout en accomplissant leur tâche habituelle dans le monde, aspirent néanmoins à remplir leur devoir sérieusement et avec désintéressement. L'une des formes les plus nobles de travail est celle assumée par l'instructeur ; voyons quelle lumière y jetteront les paroles du Maitre.

Je passerai en revue les quatre qualités requises données dans *Aux Pieds du Maitre* et j'essayerai de montrer comment elles peuvent s'adapter à la vie de l'instructeur et à celle des étudiants, quant aux rapports qui devraient exister entre eux tous.

La plus importante de ces qualités, au point de vue de l'éducation, est l'amour et je m'en occuperai en premier lieu.

Il est regrettable, de nos jours, que les fonctions de l'instituteur n'aient pas été placées sur le même niveau que celles des autres professions libérales. N'importe qui semble assez bon pour faire un maitre d'école ; il en résulte qu'on lui témoigne peu de considération et pour cette raison, tout naturellement, les étudiants les plus capables ne sont pas attirés par cette profession. Mais, en réalité, pour une nation, la fonction d'éducateur est la plus importante et la plus sacrée, car elle forme les caractères des garçons et des filles qui en seront les futurs citoyens. Au temps passé cette tâche était tenue pour si sainte que seuls les prêtres étaient instructeurs et que l'école faisait partie du temple. Dans l'Inde la foi dans l'éducateur était si grande que les parents lui confiaient entièrement leurs fils pour plusieurs années et

que professeurs et élèves vivaient ensemble comme dans une même famille. J'ai placé l'amour en premier lieu parmi les qualités qu'un instructeur devrait avoir parce qu'il faut rétablir ces heureux rapports de jadis, si l'Inde doit redevenir la grande nation que nous espérons tous voir fleurir.

I — L'AMOUR

Mon Maître m'apprit que l'amour rend un homme capable d'acquiescer toutes les autres qualités et que "celles-ci, sans l'amour ne sauraient suffire". C'est pourquoi nul ne devrait être éducateur – nul ne devrait avoir la permission d'instruire – à moins d'avoir prouvé, par sa vie journalière, que l'amour est la qualité dominante de sa nature.

On peut nous demander : comment est-il possible de voir si un homme possède, à un degré suffisant, l'amour qui le rendra digne d'être un éducateur ? Comme un enfant témoigne, dès le jeune âge, de capacités naturelles pour telle profession ou pour telle autre, ainsi une nature particulièrement et intensément aimante désignera un enfant pour le rôle d'éducateur. De tels enfants devraient être formés, d'une manière définie, pour cette fonction, tout comme d'autres le sont pour des professions différentes.

Les jeunes garçons, qui se préparent à suivre toutes sortes de carrières, vivent d'une vie commune dans la même école, et ils ne pourront se rendre utiles à la nation, comme citoyens, que dans la mesure où leur vie d'écolier aura été heureuse. L'enfant est naturellement heureux, et, si on laisse à ce bonheur la possibilité de croître à l'école comme à la maison, l'enfant, en devenant homme, rendra les autres heureux. Un maître plein d'amour et de sympathie attirera les écoliers et rendra leur vie scolaire agréable.

Mon Maître a dit un jour que "les enfants sont pleins d'ardeur à s'instruire et que, si un professeur ne peut les intéresser et leur faire aimer leurs leçons, il n'est pas capable d'être instructeur et doit choisir une autre profession". Il a dit également : "Ceux qui sont miens aiment à enseigner et à servir. Ils aspirent à une occasion de servir comme un affamé aspire à satisfaire sa faim et ils sont toujours à guetter cette occasion de servir. L'amour divin remplit leur cœur à tel point qu'il déborde sans cesse et se répand sur tous ceux qui les entourent. Ceux pour qui l'enseignement n'est point uniquement un devoir impératif et sacré, mais encore le plus grand des plaisirs... ceux-là, seuls, sont aptes à faire des instructeurs".

Un maître qui sait sympathiser avec ses élèves fait ressortir toutes leurs bonnes qualités, et sa douceur prévient toute crainte. Chaque écolier se montre alors, ce qu'il est en réalité, et il est possible à l'éducateur de voir la ligne d'études qui lui convient le mieux et de l'aider à la suivre. À un tel maître l'élève viendra exposer toutes ses difficultés, sachant qu'il sera écouté

avec sympathie et bonté, et au lieu de cacher ses points faibles, il sera content de dire toute la vérité à celui dont il reconnaît l'aide affectueuse. Un bon éducateur se rappelle sa propre jeunesse, et par là, peut partager les sentiments de l'enfant qui vient à lui. Mon Maître dit : "Celui qui a oublié son enfance et perdu toute sympathie pour les enfants, n'est pas celui qui peut les instruire et les aider".

Cet amour du maître, aidant et protégeant son élève, provoquera en retour, chez celui-ci, une affection qui prendra le caractère de vénération, par le seul fait qu'elle s'adresse à son instructeur. Naissant de la sorte, cette vénération grandira, à mesure que l'enfant lui-même grandit, et deviendra l'habitude de distinguer et de révéler la grandeur, habitude qui peut-être, un jour, le conduira aux pieds du Maître. L'amour de l'élève pour son professeur le rendra docile et facile à guider, et ainsi la question de châtiement ne sera jamais soulevée. Par-là disparaîtra une grande cause de frayeur qui empoisonne actuellement les rapports du maître et de l'élève. Ceux d'entre nous qui ont le bonheur d'être disciples des véritables Maîtres, savent ce que ces rapports devraient être. Nous savons avec quelle patience merveilleuse, quelle douceur et quelle sympathie ils nous accueillent, même lorsque nous avons commis des erreurs ou que nous nous sommes montrés faibles.

Cependant, il y a bien plus de différence entre Eux et nous qu'entre l'instituteur ordinaire et son élève. Lorsque l'instituteur aura compris que ses fonctions le consacrent au service de la Nation, de même que le Maître s'est consacré lui-même à celui de l'humanité, alors seulement il fera partie du grand Ministère de l'Enseignement du monde – ministère auquel appartient mon Maître bienaimé et dont le Chef auguste est l'Instructeur suprême des dieux et des hommes.

On peut objecter que bien des jeunes garçons ne pourraient être dirigés de cette manière. La réponse à donner est que de tels enfants ont été préalablement gâtés par de mauvais traitements. Et même s'il en est ainsi, ils pourraient être améliorés lentement par une patience plus grande et un amour continuel. Ce plan de conduite a déjà réussi lorsqu'il a été essayé.

Vivant dans une atmosphère d'affection pendant les heures d'école, l'enfant deviendra meilleur fils et meilleur frère à la maison, et il y apportera un sentiment de vie et de force, au lieu d'y rentrer fatigué et déprimé comme cela arrive généralement. Lorsque à son tour il deviendra chef de famille, il déversera dans son foyer l'amour avec lequel il aura été élevé et c'est ainsi

que le bonheur ira, croissant et se répandant à l'entour, génération après génération. Quand cet enfant sera père, un jour, il n'envisagera pas – comme le font actuellement tant de pères, – son fils à un point de vue purement égoïste, le considérant comme un objet lui appartenant en propre, ou encore comme s'il n'existait que pour son bien. Certains parents ne semblent voir, dans leurs enfants, que des moyens pour augmenter la prospérité et la réputation de la famille, par les professions qu'ils peuvent adopter ou les mariages qu'ils feront, sans montrer aucun égard pour les désirs des enfants eux-mêmes. Le père sage consultera son fils comme un ami ; il cherchera à deviner ce qu'il souhaite et, par son expérience plus grande, l'aidera à tirer parti de ses désirs avec sagesse. Il verra toujours dans son fils un égo qui lui a été envoyé, afin qu'il en facilite les progrès, se faisant ainsi un bon karma. Il n'oubliera jamais que bien que le corps de son fils puisse être jeune, l'âme qui s'y trouve est aussi vieille que la sienne et que, par conséquent, il doit la traiter avec respect autant qu'avec affection.

L'amour, à la maison comme à l'école, se traduira naturellement par de continuels petits services et ceux-ci se résoudront en une habitude, d'où sortiront ces actes de service plus étendus et plus héroïques qui font la grandeur d'une nation.

Le Maître parle souvent de la cruauté comme d'un péché contre l'amour et fait une distinction entre la cruauté intentionnelle et la cruauté involontaire. Il dit : "La cruauté intentionnelle consiste à faire souffrir, de propos délibéré, un autre être vivant – ceci est le plus grand de tous les péchés, l'œuvre d'un démon plutôt que celle d'un homme".

L'emploi de la verge doit être classé dans cette catégorie, car Il dit de la cruauté intentionnelle :

"Beaucoup de maîtres d'école le font habituellement". Il nous faut comprendre aussi, dans cette cruauté, toutes les paroles et tous les actes qui se proposent d'offenser les sentiments de l'enfant et le respect qu'il a de soi-même. Dans quelques pays la punition corporelle est défendue, mais dans la plupart elle est encore employée. Mon Maître dit, à ce sujet :

"Ces gens essayent d'excuser leur brutalité en disant que c'est l'usage, mais un crime ne cesse pas d'être un crime parce qu'il est commis par beaucoup de gens. Karma ne tient aucun compte de l'usage et le karma créé par la cruauté est le plus terrible de tous. Dans l'Inde, au moins, il ne peut y avoir d'excuses pour de telles coutumes, car le devoir de ne pas faire souffrir est bien connu de tous".

Tout le système sur lequel repose "le châtement" n'est pas seulement erroné, mais encore puéril. Un maître qui tente d'obtenir ce qu'il exige de ses élèves par la crainte, ne voit pas que ceux-ci ne lui obéissent qu'en sa présence et qu'aussitôt hors de sa vue ils ne font plus aucune attention à ses ordres, ou que même par aversion pour lui, ils prennent plaisir à les enfreindre. Mais si ce maître pousse ses élèves à faire ce qu'il veut par amour pour lui et par désir de lui plaire, il en sera obéi même pendant son absence et sa tâche en sera rendue plus facile. Au lieu de développer de la crainte et de l'aversion dans le caractère de ses écoliers, le maître sage atteindra son but en provoquant chez eux l'amour et le dévouement, et ainsi fortifiera tout ce qu'ils ont de bon, les aidant sur le chemin de l'évolution.

Encore une fois, l'idée d'expulser, afin de s'en débarrasser, un garçon désagréable, au lieu d'essayer de l'améliorer est une idée erronée. Même lorsque, pour le bien de ses camarades, un enfant doit en être séparé, le bien de l'enfant lui-même ne doit pas être oublié. En fait, du commencement à la fin, la discipline scolaire doit être basée sur le bien des enfants et non sur l'idée d'épargner des désagréments à l'instituteur. Un maître véritablement aimant, ne redoute pas les ennuis.

La cruauté involontaire provient souvent d'un simple manque de réflexion, et le maître doit s'ingénier à ne pas être cruel en paroles ou en actes par inadvertance. Souvent des instituteurs font de la peine par des paroles trop vives, prononcées au moment où quelque ennui leur est venu de l'extérieur ou lorsqu'ils s'efforcent de remplir quelque devoir important. Ils peuvent oublier cet incident, ou encore, vu sa banalité, n'y prêter aucune attention, mais en bien des cas semblables, un enfant sensible a été blessé et s'appesantit sur les paroles dites et sur leurs intentions, imaginant toutes sortes de folles exagérations.

C'est ainsi que nombre de malentendus surgissent entre maîtres et élèves et bien que ces derniers aient à apprendre la patience et la générosité et à comprendre que leur maître souhaite de les aider autant que cela lui est possible, celui-ci, à son tour, doit toujours être sur ses gardes, veiller à ses paroles et, si occupé qu'il puisse être, ne témoigner que de la douceur dans son langage et dans ses actes.

Si le maître est toujours bienveillant envers les élèves plus jeunes et plus faibles que lui, il pourra facilement leur enseigner l'importante leçon de la bonté envers les petits enfants, les animaux, les oiseaux et autres créatures vivantes. Il devra encourager les aînés, ceux qui sont notés pour leur douceur

et pour leur tact, à observer la condition des animaux qu'ils voient dans les rues et, au cas où ils seraient témoins de quelque acte cruel, à prier très doucement et poliment l'auteur de cette action, de traiter l'animal plus charitablement. Il faut aussi enseigner aux enfants que rien de ce qui concerne la chasse et le meurtre des animaux ne doit être appelé "sport". Il faut réserver ce mot aux exercices et aux jeux dignes d'un homme et ne pas l'employer lorsqu'il s'agit de blesser et de tuer des animaux. Mon maître dit : "Le sort réservé au cruel tombera aussi sur tous ceux qui, sous prétexte de sport, se plaisent à tuer des créatures de Dieu".

Je ne crois pas que les éducateurs se rendent compte du mal et de la souffrance causés par ces racontars inconsidérés que le Maître appelle des crimes contre l'amour. Ils doivent donc prendre soin de ne point susciter de difficultés à leurs élèves par les bavardages médisants qu'ils répandent à leur sujet. Il ne faut pas tolérer qu'un élève soit "mal vu" dans l'école et ce devrait être une règle que nul ne pût médire d'un autre, qu'il soit professeur ou élève.

Mon Maître fait remarquer qu'en critiquant les défauts d'une personne, non seulement nous renforçons ses défauts mais encore nous remplissons notre esprit de mauvaises pensées. Il n'y a qu'une manière de surmonter réellement notre nature inférieure, c'est de fortifier, en nous, la nature supérieure. Et tandis que c'est un devoir pour le maître de comprendre les faiblesses de ceux qui lui sont confiés, il doit réaliser le fait qu'il ne vaincra la nature inférieure de l'enfant qu'en l'entourant d'affection, stimulant par là des qualités plus nobles et plus hautes, jusqu'au moment où il n'y aura plus de place pour les faiblesses. Plus le maître médite sur les défauts de ses élèves, plus de tort il leur cause ; il ne doit jamais parler de leurs défauts, sauf dans le cas où il aurait à consulter des collègues sur les meilleures méthodes à employer pour aider ces garçons, individuellement, à vaincre leurs faiblesses.

Il faut apprendre également aux enfants la cruauté qu'il y a dans les critiques qu'ils font les uns des autres. Je ne connais plus d'un enfant dont la vie scolaire a été rendue pénible par le manque de réflexion et de bonté de ses camarades. Le maître, lui-même, n'a pas remarqué le chagrin de ces enfants ou n'a su expliquer aux écoliers la nature du mal qu'ils commettaient.

Souvent les écoliers relèvent quelque particularité se montrant dans les paroles ou dans les vêtements de leurs camarades, ou encore ils s'aperçoivent de quelque erreur commise et, sans réfléchir, ils torturent ces malheureux par des allusions peu charitables, ne comprenant pas la peine

qu'ils causent. Dans un cas de cette nature, le mal est dû principalement à l'ignorance et si l'instituteur a de l'influence sur ses élèves et leur explique avec douceur le chagrin qu'ils ont causé, ces derniers cesseront tout de suite d'agir.

Il faut enseigner aussi que nulle action n'est bonne qui cause une souffrance ou un ennui à autrui, et qu'un garçon à l'esprit droit ne pourrait jamais y trouver de plaisir. Quelques enfants semblent s'amuser à ennuyer ou à tourmenter les autres, mais ils ne le font que par ignorance et, lorsqu'ils comprendront cela, ils ne manqueront plus jamais, à ce point de fraternité.

Dans toutes les salles d'études, à une place en vue, ces paroles de mon Maître devraient être inscrites : "Ne dis jamais de mal de personne ; refuse d'écouter le mal qu'on dit d'un autre et fais doucement cette observation : cela n'est peut-être pas vrai, et même si c'est vrai, il est plus charitable de n'en pas parler".

Il y a des crimes contre l'amour qui ne sont pas reconnus tels et qui sont malheureusement très communs. En parlant de ces crimes le maître doit faire preuve de tact, mais il doit enseigner une doctrine d'amour autant qu'il lui est permis de le faire et il peut au moins donner le bon exemple.

Trois de ces crimes sont classés par mon Maître, parmi les cruautés causées par la superstition :

- 1°- Le sacrifice des animaux. Parmi les nations civilisées ce sacrifice n'existe plus que dans l'Inde et même dans ce pays il tend à disparaître. Les parents et les instituteurs doivent apprendre aux enfants que nulle coutume cruelle ne fait réellement partie d'aucune véritable religion. Car la religion enseigne l'unité des êtres, nous l'avons vu, et par conséquent la bonté et la douceur envers toute créature sensible. C'est pourquoi on ne peut servir Dieu en étant cruel et en tuant des êtres sans défense. Si les petits indous apprennent cette leçon à l'école, ils mettront fin, de façon absolue, à cette superstition cruelle lorsqu'ils auront atteint l'âge d'homme.
- 2°- Bien plus largement répandue est la superstition dont mon Maître dit : "Celle, plus cruelle encore, qui persuade l'homme qu'il a besoin de se nourrir de chair". Cette question concerne davantage les parents que le maître, mais celui-ci peut, au moins, amener ses élèves à voir la cruauté mise en action lorsqu'on tue les animaux pour en faire sa nourriture. Car, alors même que l'enfant serait obligé de manger de la viande à la maison, il pourra se défaire de

cette habitude quand il sera devenu homme et placera ses propres enfants dans des conditions meilleures que ne l'ont été les siennes.

Si les parents, à la maison, et les instituteurs, à l'école, apprenaient aux jeunes enfants le devoir d'aimer et de protéger toutes les créatures vivantes, le monde serait beaucoup plus heureux qu'il ne l'est à présent.

"Les traitements que la superstition a valu aux classes opprimées de notre Inde bienaimée, dit le Maître, prouvent combien ce mal peut créer de froide cruauté, même parmi ceux qui connaissent leur devoir de fraternité". Pour se défaire de cette forme de cruauté chaque enfant doit apprendre la grande leçon de l'amour, et cette leçon peut être mise en pratique à l'école, aussi bien qu'à la maison. À l'école l'enfant a bien des occasions spéciales de l'apprendre ; ainsi le maître lui indiquera le devoir de témoigner de la bonté et de la courtoisie à tous ceux dont la position est inférieure, sans omettre le pauvre qu'il peut rencontrer au dehors. Tous ceux qui connaissent la grande vérité de la réincarnation doivent comprendre qu'ils sont membres d'une même et grande famille, où les uns sont de jeunes frères, les autres des frères plus âgés. Il faut que les enfants apprennent à montrer de la considération et de la douceur envers les serviteurs et envers tous ceux qui leur sont inférieurs, comme classe sociale. Les castes n'ont point été instituées pour favoriser l'orgueil et la dureté, et le Manou nous apprend que les serviteurs doivent être traités comme les enfants de la famille.

Une grande partie de la tâche de l'éducation est en connexion avec le terrain réservé aux jeux ; le maître qui ne sait pas jouer avec ses élèves ne gagnera jamais complètement leurs cœurs. En général, les enfants indous ne jouent pas assez, et il faut consacrer un temps donné aux divertissements, pendant la journée scolaire. Même les instituteurs qui n'ont pas appris à jouer dans leur jeunesse devraient venir dans le préau et s'intéresser aux jeux participant ainsi à ce côté de l'éducation de la jeunesse.

Dans les écoles où existe un internat l'affection du maître est spécialement nécessaire car, dans ces écoles, l'internat prend la place du foyer, et un sentiment de famille doit y être créé. Des professeurs joyeux et aimants seront considérés comme des frères aînés et les difficultés qui échappent aux règlements seront aplanies par l'affection.

En fait, les multiples activités de la vie scolaire doivent être des canaux à travers lesquels puisse circuler l'affection réciproque du maître et de l'élève, et plus ces canaux seront nombreux, mieux cela vaudra pour l'un et l'autre. À mesure que l'élève grandira, ces points de contact se multiplieront

et l'affection née à l'école deviendra l'amitié de l'âge mûr. Ainsi l'amour achèvera son œuvre.

L'amour, ici-bas, revêt bien des formes : amour du mari et de la femme, des parents et des enfants, des frères et des sœurs ; l'affection qui unit entre eux les membres d'une même famille et les amis. Mais toutes ces formes d'amour sont combinées et enrichies dans l'amour du Maître pour son disciple. Le Maître donne à son élève la tendresse et la protection de la mère, la force du père, la compréhension du frère ou de la sœur, l'encouragement du parent ou de l'ami. Il est "un" avec son disciple et son disciple est une partie de lui-même. En outre, le Maître connaît le passé et l'avenir de son disciple et le conduit, à travers le présent, du passé jusque dans l'avenir. La connaissance de l'élève ne dépasse guère le présent ; il n'a pas la compréhension de ce grand amour qui puise son inspiration dans la mémoire du passé et se manifeste sous la forme propre à façonner les énergies de l'avenir. Parfois il arrive même qu'il doute de la sagesse de cet amour, se conformant à un plan que ses yeux ne peuvent voir.

Ce que je viens d'exposer pourra sembler un idéal bien élevé pour les rapports qui unissent un éducateur et son élève ici-bas. Pourtant la distance qui les sépare est moindre que celle existant entre un Maître et son disciple. La relation inférieure devrait refléter la plus haute, si vaguement que ce soit ; tout au moins l'éducateur pourrait-il placer la plus haute devant lui, comme idéal. Un tel idéal élèvera toute son œuvre dans un monde supérieur et la vie scolaire tout entière sera plus heureuse et meilleure parce que l'éducateur en aura fait l'idéal de sa vie.

II — LE DISCERNEMENT

La qualité suivante, très nécessaire à l'éducateur, est le discernement. Mon Maître dit que la connaissance qui importe le plus est "la connaissance du plan de Dieu relatif aux hommes. Car Dieu a un plan et ce plan est l'évolution". Chaque enfant occupe sa place respective dans l'évolution et l'éducateur doit chercher quelle est cette place et comment il peut, de son mieux, aider l'enfant qui s'y trouve. C'est ce que les Indous appellent le dharma, – c'est le devoir du maître de découvrir le dharma de l'enfant et de l'aider à l'accomplir. Autrement dit l'instruction donnée à l'enfant doit lui être appropriée et il faut que l'éducateur se serve du discernement, et dans le choix de cet enseignement, et dans sa manière de le donner. Dans ces conditions, le progrès de l'enfant sera très rapide car il suivra le sillon des tendances créées dans ses vies antérieures et, en réalité, ne fera que se rappeler les choses qu'il connaissait auparavant. "La méthode de l'évolution, comme l'a dit un grand Maître, consiste dans l'acte perpétuel de descendre dans la matière (pour en remonter de nouveau), se conformant ainsi à la loi d'adaptation", autrement dit la loi de réincarnation et de karma. À moins que l'instructeur ne connaisse ces vérités il ne peut œuvrer avec l'évolution comme il devrait le faire ; il gaspillera beaucoup de temps et en fera perdre à son élève. C'est par suite de cette ignorance que plusieurs années d'école donnent de si petits résultats et que l'enfant demeure inconscient des grandes vérités dont il a besoin pour le guider dans la vie.

Il faut du discernement dans le choix des sujets et dans la manière de les enseigner. Premièrement, par ordre d'importance, viennent la religion et la morale. Mais il ne faut pas seulement les étudier comme sujets d'instruction ; on doit en faire la base et l'atmosphère de la vie scolaire, toutes deux étant également nécessaires à chaque enfant, quoi qu'il fasse plus tard dans la vie. La religion nous enseigne que nous faisons tous partie d'un Moi unique et que pour cette raison, nous devons nous aider les uns les autres. Mon Maître dit que les hommes "cherchent, pour eux-mêmes, des voies qu'ils croient devoir leur être agréables, ne comprenant pas que tous sont Un et que, par conséquent, seul ce que veut l'Unique, peut leur être agréable". Et il dit aussi : "Tu peux aider ton frère par ce que tu as de commun avec lui, c'est-à-dire la Vie divine". Enseigner cela, c'est enseigner la religion, et le vivre, c'est vivre la vie spirituelle.

De nos jours, la valeur de l'enseignement moral en cours est considérablement affaiblie par l'organisation de l'école. La journée scolaire devrait toujours commencer par une sorte de service religieux, donnant la note d'une vie et d'un but communs, de manière à ce que les enfants, qui viennent de foyers divers où ils mènent des vies différentes, puissent former un tout à l'école. Commencer la classe par un peu de musique et de chant est de bonne méthode ; ainsi les élèves qui souvent sont arrivés en courant, après avoir mangé en hâte, peuvent se calmer, et commencer leur journée scolaire d'une manière ordonnée. Après ce chant suivrait une prière et une très courte mais belle allocution, offrant un idéal aux enfants.

Mais pour que cet idéal soit utile, il faut qu'il soit pratiqué tout le long de la journée scolaire, de façon à ce que l'influence spirituelle imprègne les leçons et les jeux. C'est à ce moment-là, par exemple, qu'on enseigne le devoir du plus fort envers le plus faible, et cependant, tout le reste du jour les forts sont incités à dépasser les faibles et reçoivent des prix importants lorsqu'ils y réussissent. Ces prix, en stimulant l'esprit de compétition, rendent bien des garçons jaloux et en découragent d'autres.

Le "Central Hindu College" a pour devise : "La récompense idéale est le pouvoir croissant d'aimer et de servir". Si les responsabilités plus grandes et l'augmentation du pouvoir d'aider constituaient des prix pour le travail bien exécuté, pour la bonne conduite et pour l'aide donnée aux autres, alors cette belle devise serait vécue. En réalité, à l'école, on doit honorer le caractère et le désir d'aider autrui, plutôt que la force mentale ou physique ; la force doit être exercée et développée, mais non récompensée, simplement pour le fait de dépasser les plus faibles. D'une telle école, sortiront des hommes qui penseront plutôt à se rendre utiles à la nation qu'à s'enrichir et à parvenir au pouvoir.

Une partie importante de l'enseignement moral consiste à préparer l'enfant au sentiment patriotique, à lui faire aimer son pays. Le plan exposé plus haut, de lui apprendre à se rendre utile dans la petite famille de l'école, trouvera naturellement une plus large application dans le service de cette grande famille qu'est la nation. Ce fait influencera également l'élève dans le choix d'une profession, car il considèrera la Patrie comme sa famille et cherchera à remplir une place utile dans la vie nationale. Mais il faut bien prendre garde, en enseignant le patriotisme, de ne pas laisser les enfants tomber dans la haine des autres nations, comme cela arrive trop souvent. Ce point a une spéciale importance dans l'Inde où les professeurs, également indous et anglais, devraient essayer de créer de bons sentiments entre les

deux races, vivant côte à côte, de manière à ce qu'elles puissent s'unir dans l'œuvre commune pour un même Empire.

Il faut aussi montrer du discernement dans l'organisation des leçons ; les sujets les plus difficiles doivent être traités dans les premières heures de la journée scolaire de préférence, car, si bonnes et si bien distribuées que soient les leçons, un garçon sera toujours plus fatigué à la fin de sa journée d'école qu'au commencement.

Le discernement est aussi nécessaire dans la méthode d'instruire et dans le temps consacré à l'éducation physique et mentale. Les soins à donner au corps et à son développement sont de la plus grande importance car, sans un corps sain, tout l'enseignement sera prodigué en vain. Il faut se rappeler que l'enfant peut s'instruire pendant toute sa vie, s'il est assez sage pour vouloir le faire, mais ce n'est que dans ses années de croissance qu'il peut se constituer, vigoureux, le corps dans lequel il passera sa vie. C'est pourquoi, dans ces premières années, le développement physique doit être absolument pris en considération et tout ce qui n'est pas compatible avec ce développement doit être momentanément laissé de côté.

L'effort soutenu imposé à l'intelligence de l'enfant, – particulièrement, s'il s'agit de très jeunes garçons – est beaucoup trop considérable et de trop longue durée ; ainsi la période des leçons doit être interrompue et le maître doit veiller avec soin à ce que les élèves ne se fatiguent pas. Son désir de prévenir le surmenage lui inspirera de nouvelles manières d'instruire qui rendront les leçons très intéressantes, car un enfant qui s'intéresse à ce qu'il fait ne se fatigue pas facilement. Je me rappelle combien nous étions las en rentrant à la maison, beaucoup trop las pour faire autre chose que de flâner. Mais il n'est pas permis au petit Indou de se reposer quand il rentre chez lui, car il lui faut alors faire ses devoirs, souvent avec un précepteur, lorsqu'il devrait pouvoir s'amuser ou prendre du repos. Ces leçons recommencent le lendemain, avant d'aller à l'école, et il en résulte qu'il les considère comme une corvée plutôt que comme un plaisir. Une grande partie de sa tâche est exécutée avec un mauvais éclairage et l'enfant souffre beaucoup des yeux.

Tous les devoirs faits à la maison devraient être supprimés, car c'est brûler la chandelle par les deux bouts, et rendre la vie de l'enfant un véritable esclavage. Les heures d'école sont bien suffisamment longues et un maître intelligent peut y introduire tout ce que n'importe quel garçon doit apprendre en un jour. Ce qui ne peut être appris dans l'espace de ce temps sera remis au lendemain.

Nous voyons le résultat de ce surmenage dans la prédominance des maladies des yeux dans l'Inde. Les pays occidentaux nous donnent un bon exemple par l'entraînement physique des élèves qui quittent l'école bien portants et forts. J'ai entendu dire en Angleterre que, dans les plus pauvres écoles, les enfants sont fréquemment examinés par un médecin ; de cette manière toute maladie des yeux ou autre faiblesse est découverte avant de s'aggraver. Je me demande combien de jeunes garçons dans l'Inde sont traités de stupides, simplement parce qu'ils souffrent des yeux ou des oreilles.

Il faut exercer du discernement en fixant la durée du sommeil et de la veille. Ceci varie naturellement avec l'âge de l'enfant, et dans une certaine mesure, avec son tempérament. Aucun enfant ne devrait avoir moins de neuf ou de dix heures de sommeil ; lorsque la croissance est terminée huit heures suffisent, généralement. Un garçon grandit beaucoup pendant son sommeil : aussi le fait de dormir n'est, en aucune façon, une perte de temps.

Peu de gens comprennent combien un enfant est affecté par son entourage, par les choses sur lesquelles reposent continuellement ses yeux. L'éducation des émotions et de l'intelligence se fait en grande partie par la vue, et des murs nus, – ou pis encore – ornés de vilaines gravures, ont un effet réellement nuisible. Il est vrai que cela coûte un peu plus cher de s'entourer de belles choses, néanmoins l'argent est bien employé de cette manière. Dans certains cas il n'y a qu'à prendre la peine de bien choisir, car un vilain tableau peut coûter aussi cher qu'un beau. La propreté parfaite est aussi absolument nécessaire et les instituteurs doivent prendre garde à ce qu'elle soit sans cesse maintenue. Le Maître dit, au sujet du corps : "Veille à ce qu'il soit toujours d'une propreté scrupuleuse, ne tolérant pas la moindre souillure". Les professeurs comme les étudiants doivent être très propres et soignés dans leurs vêtements, car ainsi ils contribuent à maintenir la beauté générale de l'école. En toutes ces choses un discernement rigoureux est nécessaire."

Si un garçon se montre faible sur une question particulière, ou ne se sent pas attiré par quelque sujet qu'il lui faut étudier, un maître, doué de discernement, l'aidera parfois, en lui suggérant d'enseigner cette question à un autre élève, encore moins instruit que lui. La volonté d'aider le plus jeune rendra l'ainé plus désireux d'en apprendre davantage et ce qui était un travail fatigant deviendra un plaisir. Un maître habile imaginera ainsi bien des manières d'aider ses élèves.

S'il a été fait preuve de discernement, comme je l'ai dit dans le paragraphe précédent, en donnant des postes de confiance aux garçons les meilleurs et les plus utiles aux autres, il sera facile d'éveiller chez les plus jeunes de la considération pour ceux-ci et le désir de leur plaire. Le désir de plaire à un ami plus âgé qu'il aime et qu'il admire est, pour un garçon, un mobile des plus puissants, et on devrait s'en servir pour l'encourager à se bien conduire, et non employer des punitions pour l'empêcher de mal faire. Si le maître peut réussir à gagner l'amour et l'admiration il restera une aide pour les étudiants, longtemps après qu'ils auront atteint l'âge d'homme. J'ai entendu dire que les jeunes garçons qui avaient étudié sous la direction du D^r Arnold de Ruby continuaient, après leur vie scolaire, à lui demander conseil lorsqu'ils se trouvaient dans la peine ou dans l'embarras.

Nous pourrions peut-être ajouter que le discernement est une qualité très importante à acquérir par ceux qui ont le devoir de choisir les professeurs. Un caractère élevé et la nature aimante dont nous avons déjà parlé, sont absolument nécessaires, si les conseils donnés plus haut doivent être mis en pratique.

III — LE DÉTACHEMENT

La qualité suivante est le détachement.

Lorsque l'éducateur cherche à acquérir le détachement, il trouve bien des obstacles sur son chemin, et cette qualité réclame aussi des considérations spéciales, si l'on se met au point de vue de l'étudiant.

Il a été dit dans *Aux Pieds du Maître* : "À la clarté de sa sainte présence tout désir s'évanouit, hors le désir de lui être semblable". Il est écrit aussi dans la *Bhagavad-Gita* que tous les désirs meurent, une fois que le Suprême a été vu. Voici l'idéal vers lequel il faut tendre : que l'unique Volonté prenne la place des désirs passagers. On distingue cette volonté dans notre dharma, et chez l'instructeur proprement dit, chez celui dont le dharma est d'enseigner, le seul désir doit être d'instruire et de bien instruire. En réalité, à moins qu'il n'en ait le désir, ce n'est point son dharma d'enseigner, car ce désir est inséparable du véritable don de l'enseignement.

Nous avons déjà dit que, malheureusement, on attache peu de considération au poste d'instituteur, et que souvent, un homme prend cette carrière parce qu'il ne trouve rien d'autre à faire, au lieu de la choisir parce que réellement il veut enseigner et se sait capable de le faire. Il en résulte qu'il pense plus à son traitement qu'à toute autre chose et qu'il guette toujours l'occasion d'en obtenir un plus élevé. Cela devient son principal désir. Sans doute, le maître est à blâmer en partie, à cet égard, mais c'est le système en lui-même qui est le plus en faute, car le maître devrait recevoir des appointements suffisants pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, et son désir n'est que juste et naturel. C'est à la Nation de faire en sorte qu'il n'ait pas toujours à désirer une augmentation de traitement, ou à donner des leçons particulières, afin de gagner suffisamment pour vivre. Ce n'est que lorsque cette obligation aura été remplie que le maître sera satisfait de la position qu'il occupe et heureux de s'y trouver placé, conscient, – alors seulement – de la dignité de ses fonctions, quel que soit son rang parmi les autres professeurs, rang qui se distingue surtout aujourd'hui je crois, par le montant de ses appointements. Seul, celui qui est content et heureux peut avoir l'esprit assez libre pour bien enseigner.

Le maître ne doit pas vouloir acquérir de la réputation en obligeant un élève à suivre sa propre ligne, mais il doit considérer le talent particulier de chacun et la voie qui lui rapportera le plus de succès. Trop souvent, en pensant à son sujet préféré, il oublie que l'enfant a beaucoup de questions à

étudier. Celle sur laquelle on doit le plus insister est celle qui répond le mieux aux capacités de l'enfant. À moins que les professeurs ne s'entendent entre eux, l'enfant est surmené, car chacun d'eux le pousse dans la branche qu'il professe et lui donne des devoirs à faire à la maison sur ce sujet. Pour tant de travail, il y a beaucoup de professeurs, mais il n'y a qu'un élève.

De plus le maître doit faire passer le bien de l'enfant avant le désir qu'il a de le voir obtenir de bons résultats à l'examen. Quelquefois il vaut mieux, pour un enfant, rester un an de plus dans une classe et se rendre complètement maître de son sujet que se présenter à un examen réellement trop difficile pour lui. En ce cas il est bon de le faire redoubler ses classes mais ce n'est pas juste de le retarder, simplement pour en faire bénéficier le maître. D'autre part ce dernier doit quelquefois résister aux parents qui exigent de l'enfant plus que ses forces ne peuvent donner et souhaitent de le faire passer dans une classe supérieure, plutôt que de le voir réellement instruit.

À moins que le maître ne soit arrivé à un certain détachement, ses propres désirs peuvent l'aveugler quant aux aspirations et aux capacités des enfants qui lui sont confiés, et fréquemment il les leur imposera, au lieu de favoriser leur développement naturel. Si attiré que soit un éducateur par quelque profession ou par un certain ordre d'idées il doit acquérir le détachement à tel point que, tout en créant chez ses élèves de l'enthousiasme pour les principes, il ne les restreigne pas dans les limites de toute application particulière de ces principes, et ne permette pas à leurs généreuses impulsions – non contrebalancées par l'expérience – de dégénérer en fanatisme étroit. Ainsi il enseignera les principes civiques, mais non ce qui concerne les partis politiques ; il enseignera les principes civiques, mais non ce qui concerne les partis politiques ; il enseignera non la supériorité d'une profession sur une autre, mais la valeur qu'elles ont toutes pour la Nation, lorsqu'elles sont honorablement remplies.

IV — LA BONNE CONDUITE

D'après le Maître, six points résument la bonne conduite. Ce sont :

- 1 – La maîtrise de soi à l'égard du mental.
- 2 – La maîtrise de soi dans l'action.
- 3 – La tolérance.
- 4 – Le contentement.
- 5 – L'unité de direction vers le but.
- 6 – La confiance.

Nous prendrons chacun de ces points à tour de rôle.

1 – La maîtrise de soi à l'égard du mental

La maîtrise de soi, quant au mental, est une qualité des plus importantes à acquérir par un instructeur car c'est principalement par l'intelligence qu'il guide et influence ses élèves. En premier lieu cela signifie, ainsi que mon Maître l'a dit : "maîtriser le caractère de manière à ce que tu ne puisses ressentir ni colère ni impatience". Il est évident que beaucoup de tort peut être causé aux enfants si le maître est souvent irrité et impatient. Cette colère et cette impatience sont souvent provoquées, il est vrai, par les conditions extérieures de la vie de celui-ci, mais cela n'empêche pas leur mauvais effet sur les élèves. De tels sentiments, dus, en général, à de très petites causes réagissent sur l'esprit des étudiants, et si le maître est habituellement sujet à de tels défauts, il sème, dans leur caractère, des germes mauvais qui peuvent plus tard détruire leur bonheur et remplir d'amertume la vie de leurs parents et de leurs amis.

Il faut aussi nous rappeler que souvent les enfants viennent à l'école mécontents et soucieux, à cause des ennuis dont ils souffrent chez eux, et ainsi maîtres et élèves apportent des pensées irritées et impatientes qui se répandent dans l'école et rendent les leçons difficiles et désagréables alors qu'elles pourraient être faciles et délicieuses. Le petit service religieux, dont il a été question dans les premières pages de ce livre, devrait être suivi par les professeurs comme par les étudiants, et mettre obstacle à certains sentiments fâcheux. Ensuite les uns et les autres consacreront toutes leurs énergies à créer une heureuse école vers laquelle tendraient toutes leurs

aspirations le matin et dont ils se sépareraient à regret, à la fin de la journée scolaire.

Il faut se rappeler que le manque d'empire sur soi-même conduit souvent le maître à l'injustice et rend, par-là, l'élève maussade et défiant. Or aucun garçon ne peut faire de réels progrès, ni être vraiment heureux s'il n'a une entière confiance en la justice de ses aînés. Une grande partie du surmenage, dans la vie scolaire moderne, est due au manque de confiance et il a fallu gaspiller beaucoup de temps pour renverser des barrières qui n'eussent jamais été élevées si le maître avait été patient.

La colère et l'impatience sont engendrées par l'irritabilité. Il est aussi nécessaire pour l'élève de comprendre son maître que, pour celui-ci de comprendre son élève et un caractère vif est un obstacle presque insurmontable à cette mutuelle compréhension. "Le maître est fâché aujourd'hui, le maître est irritable aujourd'hui, le maître est impatient", sont des phrases que l'on entend trop souvent tomber des lèvres des enfants, et, dans la salle d'étude elles produisent un sentiment pénible qui rend l'harmonie et le bien-être impossibles. Les enfants apprennent à observer leurs professeurs et à se mettre en garde contre leurs mouvements d'humeur : et ainsi la crainte remplace la confiance. La valeur du maître dépend de son pouvoir d'inspirer confiance et il perd ce pouvoir lorsqu'il se laisse aller à l'irritation.

Ce point est particulièrement important quand il s'agit de jeunes enfants, car ceux-ci mettent de l'ardeur à apprendre et ne demandent qu'à aimer et, seuls ceux qui ne sont pas dignes d'instruire, oseraient répondre à de telles aspirations par de la colère. Il est vrai, naturellement, que les plus jeunes élèves sont de bien des façons, plus difficiles à instruire que de plus âgés, car ils n'ont pas encore appris à faire l'effort, ni à maîtriser et à guider leurs énergies. Le maître, par conséquent, doit les aider beaucoup plus que les aînés qui ont appris déjà, dans une large mesure, à s'aider eux-mêmes. La difficulté principale est de savoir faire le meilleur usage de ces jeunes énergies, en trouvant à les utiliser continuellement et d'une manière intéressante, car si l'on repousse durement les enthousiasmes juvéniles au lieu de les guider avec sympathie, ils s'éteignent rapidement et l'enfant se montre hébété et mécontent.

J'ai lu que la jeunesse est pleine d'enthousiasme et d'idéals et que ceux-ci disparaissent graduellement avec l'âge, jusqu'à ce que l'homme en soit à peu près, ou complètement privé. Mais il me semble que l'enthousiasme, s'il

est réel ne doit pas mourir, remplacé par le cynisme, mais devenir, au contraire, toujours plus fort et plus défini à mesure que l'on avance en âge. Les petits enfants qui viennent tout droit du monde céleste, en ont apporté le sentiment de l'unité et ce sentiment doit être fortifié au point de durer toute la vie. La colère et l'irritabilité n'appartiennent qu'à la nature inférieure (au soi séparé) et elles éloignent ce sentiment d'unité.

La maîtrise de soi comprend aussi le calme, le courage et la fermeté. Quelque difficulté que le maître puisse avoir, et à la maison, et à l'école, il doit apprendre à les supporter bravement et joyeusement, non seulement pour s'éviter des soucis, mais également afin de donner le bon exemple à ses élèves et de les aider à devenir forts et braves. Les difficultés sont de beaucoup accrues si l'on s'en tourmente ou si on les imagine avant qu'elles ne surviennent, faisant ainsi ce que M^{me} Besant appelle : "traverser des ponts avant d'y être arrivés". À moins que l'éducateur ne soit allègre et courageux en ce qui concerne ses propres ennuis, il ne sera pas capable d'aider ses élèves à surmonter bravement les leurs. La plupart des obstacles diminuent quand le cœur est content et les enfants qui apportent cette disposition au travail trouveront leurs études beaucoup plus faciles que s'ils y venaient mécontents et soucieux. Le courage et la fermeté conduisent à la confiance en soi et celui qui a cette confiance peut toujours, avec son aide, accomplir son devoir, même dans des circonstances difficiles.

La maîtrise par rapport au mental signifie aussi la concentration sur chaque partie du travail qui doit être fait. Mon Maître dit à propos de la pensée : "Ne lui permets pas d'être flottante. Quelque chose que tu fasses, il faut fixer ton esprit, pour qu'elle soit faite en perfection". Les enfants perdent beaucoup de temps à l'école parce qu'ils ne prêtent pas une attention suffisante à leur travail, et à moins que l'instituteur n'y mette lui-même toute son attention, la pensée des enfants vagabondera sûrement. La prière et la méditation ont le but d'enseigner la maîtrise du mental, mais elles ne sont mises en pratique qu'une ou deux fois par jour. À moins que le mental ne soit maîtrisé tout le long de la journée, par le fait de prêter attention à tout ce que nous faisons, comme le Maître l'ordonne, nous n'acquerrons jamais une réelle puissance sur ce mental, de façon qu'il devienne un instrument parfait.

En ce qui concerne le devoir d'un maître, l'une des choses les plus difficiles est de passer rapidement d'un sujet à un autre, à mesure que les élèves viennent à lui pour soumettre leurs différentes questions et leurs difficultés. Son mental doit être si parfaitement maîtrisé qu'il puisse prêter

une complète attention à ce qui trouble particulièrement chaque enfant, les écoutant tous, l'un après l'autre, avec le même soin et le même intérêt sans aucune impatience. S'il n'est pas absolument attentif, il est sûr de se tromper dans les conseils qu'il donnera, ou d'être injuste dans ses décisions, et de sérieux inconvénients peuvent résulter de semblables erreurs.

Voici ce qu'écrit, à ce sujet, mon ami M. G. S. Arundale, le principal bien connu du "Central Hindu College" :

"À de fréquents intervalles, comme cela est naturel, les jeunes garçons viennent à moi avec des plaintes, des pétitions, et il me faut concentrer très soigneusement mon attention sur chaque élève et sur ce qui lui est particulièrement nécessaire, car la requête, la plainte ou l'ennui, quelquefois d'un caractère tout à fait banal et puéril, peuvent néanmoins être une source de chagrins pour l'enfant, si l'on ne s'en occupe pas, et lors même qu'il n'est pas possible de lui donner satisfaction (en ce qu'il désire) on peut, en général, le renvoyer content. L'une des tâches les plus difficiles, pour un éducateur, est d'avoir suffisamment de contrôle sur son attention, de façon à être toujours capable de la porter d'un sujet sur un autre, sans qu'elle perde pour cela de son intensité, et de résister joyeusement à la fatigue que cet effort cause. Nous parlons souvent d'une chose qui met à l'épreuve la patience de quelqu'un, mais en réalité, c'est l'attention qui est mise à l'épreuve, car l'impatience n'est que le désir du mental de s'arrêter sur quelque chose de plus intéressant que ce qui l'occupe pour le moment".

Il faut aider les enfants à concentrer leur attention sur ce qu'ils font, car leur pensée erre toujours loin du sujet donné. Le monde qui les entoure est si plein d'objets nouveaux, attrayants et intéressants pour eux, que leur attention poursuit chaque chose qui se présente à leurs yeux. Constamment on recommande à l'enfant d'observer et il prend plaisir à le faire ; lorsqu'il commence à raisonner il doit, pour un moment, cesser d'observer et concentrer son esprit sur le sujet qu'il étudie. Ce changement, tout d'abord est difficile pour lui et le maître doit l'aider à prendre cette nouvelle attitude. L'attention se détourne, tantôt parce que l'enfant est fatigué, – et dans ce cas le maître doit le laisser se reposer – tantôt parce que le sujet ne l'intéresse pas, et alors il faut chercher à le lui présenter sous un nouveau jour. En général, ce n'est pas à dessein et de propos délibéré que l'enfant cesse d'être attentif, et l'éducateur doit être patient pour cette instabilité, si naturelle à la jeunesse. Que du moins, il soit toujours sûr que ce manque d'attention ne tient pas à lui-même ni à sa manière d'enseigner.

Si l'attention du maître et des élèves est dirigée de cette manière toute la vie scolaire sera mieux remplie et plus joyeuse et ne laissera plus place aux pensées nuisibles, si nombreuses dans un mental non maîtrisé. Même quand l'esprit a besoin de repos il ne doit pas être tout à fait inactif, d'après les paroles du Maître : "Aie toujours de bonnes pensées en réserve, prêtes à s'avancer, au moment où ton mental est inoccupé".

Le Maître continue à expliquer comment le mental peut être employé pour aider les autres, lorsqu'il est sous le contrôle. "Pense, chaque jour, à une personne que tu sais en proie au chagrin ou à la souffrance, ou ayant besoin d'aide, et répand sur elle des pensées d'amour". Les instructeurs comprennent à peine l'immense force dont ils disposeraient dans cette ligne d'action. Ils peuvent influencer leurs élèves, bien plus encore par la pensée que par les paroles et les actes, et s'ils projettent, sur la classe, un courant de pensée bonnes et aimantes, cela rendra tous mes enfants plus heureux et plus tranquilles. Sans même prononcer un mot ils amélioreront toute l'atmosphère.

Cette bonne influence des pensées doit, de l'école, se répandre sur le voisinage. De même que ceux qui vivent parmi des jeunes gens se conservent jeunes et gardent leur idéal et leurs pures aspirations de leur jeunesse plus longtemps que ce qui vivent principalement avec des gens âgés, ainsi la présence d'une école doit être une source de joie et d'inspirations pour les alentours. D'heureuses et harmonieuses formes pensées doivent irradier, éclairant la sombre atmosphère ambiante, projetant des courants d'espoir et de force dans toute leur sphère d'influence. Le pauvre sera plus heureux, le malade réconforté, le vieillard plus respecté, grâce à l'existence d'une école dans leur milieu.

Le maître pourrait faire beaucoup de bien s'il parlait souvent de ces questions à ses élèves et si, de temps à autre, il leur suggérait quelque pensée précise sur laquelle ils pourraient réfléchir tous ensemble. Car la pensée est une force réelle et puissante, surtout quand beaucoup de personnes s'unissent dans une idée commune. S'il survient quelque grave catastrophe, qui répand la misère parmi nombre de gens, le maître peut profiter du moment de recueillement (service religieux), pour attirer l'attention des enfants sur cette détresse et les prier de se joindre à lui, en envoyant des pensées d'encouragement et d'amour aux malheureux.

L'orgueil est le dernier point mentionné par le Maître : "Gardez-vous de l'orgueil, dit-il, car l'orgueil vient de l'ignorance". Il ne nous faut pas confondre l'orgueil avec le plaisir ressenti lorsqu'une partie de notre travail a été bien exécutée ; l'orgueil provient du sentiment de séparativité. "J'ai mieux agi que les autres". La joie du travail bien fait doit provenir du sentiment de l'unité : "Je suis content d'avoir fait cela pour notre bien à tous". L'orgueil sépare une personne des autres et lui fait croire qu'elle est supérieure à ceux qui l'entourent, mais le plaisir ressenti pour quelque fragment de travail, bien exécuté, aide, stimule et encourage à entreprendre une œuvre plus difficile encore. Lorsque nous partageons avec d'autres quelque connaissance acquise, nous perdons tout sentiment d'orgueil et nous étudions plutôt avec le désir d'aider les autres qu'avec celui de les surpasser.

2 – La maîtrise dans l'action

Le Maître fait remarquer que "s'il ne faut point de paresse mais une activité constante dans le travail utile, il faut (surtout) faire son devoir propre et non celui d'un autre, si ce n'est avec sa permission et dans l'intention de l'aider". Cependant l'éducateur a un devoir spécial à ce propos, car bien qu'il doive offrir à ses élèves toute occasion de développement dans leur propre ligne et faire attention à ne pas arrêter leur croissance, à ne pas les obliger à suivre une direction fâcheuse, il est tenu de les guider très soigneusement, de les surveiller étroitement, et ainsi que l'a dit le Maître, de leur signaler doucement leurs défauts. L'instituteur est responsable de ses élèves alors qu'ils sont à l'école et doit pendant ce temps remplacer leurs parents.

Au point de vue de l'empire sur soi-même, son étude spéciale est d'apprendre à adapter ses propres méthodes au stade d'évolution que traversent ses élèves. Se contentant de les observer et de les encourager quand leurs activités sont bien canalisées, il doit être prêt, en causant le moins de trouble possible, à venir à leur secours, à modifier ces activités si elles deviennent excessives, à les stimuler si elles se ralentissent, et à les diriger vers d'autres canaux si elles ont pris une mauvaise voie. Lorsqu'il lui est nécessaire de s'interposer il leur fera sentir qu'il les aide à trouver la ligne d'études dont ils se sont écartés et qu'en réalité ils voulaient prendre, plutôt qu'à les obliger à suivre son propre chemin. Beaucoup d'enfants n'ont pu développer la force de caractère nécessaire parce que le maître est continuellement intervenu, leur imposant sa propre connaissance en matière de devoir, au lieu de chercher à éveiller leur jugement et leur intuition. Les

garçons s'habituent ainsi à se reposer entièrement sur lui, au lieu d'apprendre graduellement à marcher seuls.

Le maître doit éviter soigneusement que des intérêts étrangers à ses devoirs scolaires ne l'en éloignent. Beaucoup d'instituteurs ne semblent pas concevoir que l'école doit occuper tout le temps qu'il leur est possible de lui donner, en dehors de leurs devoirs familiaux. Souvent ils ne font que le travail strictement nécessaire et courent à quelle autre occupation qu'ils trouvent plus intéressante. Aucun instructeur ne peut réellement réussir dans sa profession à moins que ce ne soit la chose qui lui importe le plus, à moins qu'il n'aspire à consacrer tout le temps dont il dispose ses élèves et ne se sente le plus heureux possible lorsqu'il travaille avec eux et pour eux.

On nous dit toujours que l'enthousiasme et le dévouement à leur carrière distingue l'homme d'affaires, le dignitaire et l'homme d'État qui ont réussi ; ces qualités sont également nécessaires au succès de l'instructeur. Quiconque veut s'élever dans la profession de l'enseignement doit apporter à son travail autant d'enthousiasme et de dévouement que de capacité. Il faut certainement apporter plus d'enthousiasme et de dévouement encore à la formation de quelques centaines de jeunes âmes qu'à la recherche de l'argent et du pouvoir. À chaque instant que passe l'éducateur auprès de ses élèves, il peut être de secours pour eux car, ainsi que cela toujours été dit aux Indes, le fait d'être auprès d'un homme qui est bon, favorise l'évolution individuelle. En dehors des heures d'école il doit donc penser à eux et faire des projets les concernant et il ne peut le faire si son esprit tout entier est absorbé par d'autres intérêts.

Ici encore je citerai M. Arundale :

"En me levant, le matin, je pense en premier lieu, à ce qui doit être fait dans la journée, en général, et à ce qui regarde ma propre tâche en particulier. Un rapide aperçu mental de l'école et du collège me permet de voir si quelque étudiant semble avoir particulièrement besoin d'aide. Je prends note de cet étudiant en inscrivant son nom dans mon carnet, de manière à pouvoir l'appeler dans la journée. Ensuite, avant les heures de travail, d'études en commun, avant d'entreprendre quelque autre travail, je révise mes cours afin de voir si je suis prêt. Pendant ce temps les étudiants entrent continuellement chez moi pour me faire part de leurs espérances et de leurs aspirations, de leurs difficultés et de leurs ennuis, quelques-uns me parlant de légers malaises, dont ils voudraient être soulagés.

Pour voir ces jeunes gens j'ai un petit endroit spécial, afin que l'atmosphère en soit pure et harmonieuse ; sur chacun d'eux je m'efforce de concentrer entièrement mon attention, mettant toute autre chose de côté, et je ne suis pas satisfait, à moins que chaque élève ne me quitte avec un sourire sur les lèvres".

Si un éducateur n'œuvre pas dans cet esprit, il ne comprend pas le caractère grave est sacré du dépôt placé entre ses mains. Aucun maître de n'est digne de ce nom, s'il ne conçoit qu'il sert Dieu et sa patrie le plus sincèrement et le plus fidèlement possible, en vivant et en travaillant avec ses élèves. Sa vie de sacrifice, vécue parmi eux, les incite à bien accomplir leur devoir, comme il leur en donne l'exemple, et, par là, ils grandissent en esprit de vénération et en patriotisme. Ces élèves sont des enfants de Dieu, confiés à ses soins ; ils sont l'espoir de la nation, placé entre ses mains. Quand ce dépôt lui sera retiré, quelle réponse fera-t-il à Dieu et à la nation, s'il n'a pas consacré tout son temps et toute sa pensée à s'acquitter fidèlement de sa mission, et s'il laisse ces enfants entrer dans la vie sans l'amour de Dieu, sans le désir et le pouvoir de servir leur patrie ?

Les élèves, aussi bien que les maîtres, doivent apprendre la maîtrise de soi quant à l'action et ne doivent pas s'engager dans d'autres lignes d'activité, au point de négliger leurs devoirs scolaires habituels. Mon Maître dit à ceux qui veulent le servir : "Il faut remplir vos devoirs ordinaires mieux que les autres ne le font, et non plus mal". Le premier devoir de l'enfant, à l'école, est de bien étudier et rien ne doit l'amener à négliger ce travail régulier. En dehors de cela, – comme il vaut mieux que ses énergies soient conservées pour l'école – un éducateur sage, dans l'organisation même de cette école, pourvoira à toutes les activités auxquelles ses élèves pourraient prendre part utilement. S'il y a un mouvement national quelconque qu'il juge utile pour eux, lui-même organisera une branche de ce mouvement dans l'école et en fera partie, ainsi que les autres professeurs. Par exemple "les Éclaireurs" et les "Fils de l'Inde", sont deux organisations nationales, et on devrait en former des branches dans les diverses écoles.

Les maîtres doivent exercer les élèves à comprendre que si la maison paternelle est le centre d'activités pour les petits enfants, l'école est celui des jeunes gens. Comme l'enfant puise sa vie et ses énergies au foyer familial, ainsi le jeune homme devrait puiser les siennes à l'école. Le travail le plus utile doit être fait en collaboration avec l'école, de manière à ce qu'il fasse partie de son éducation générale et soit d'accord avec le reste de son développement. Il faut instituer dans l'école des clubs de débat, dans

lesquels les règles du débat seront soigneusement observées, afin que les jeunes garçons puissent apprendre à tirer avantage dans l'argumentation ; des clubs dramatiques dans lesquels ils apprendront à surveiller leurs expressions, des sociétés sportives dans lesquelles s'acquièrent, à la fois, la maîtrise de la pensée et celle de l'action des sociétés littéraires pour les élèves qui s'intéressent spécialement à certaines questions, enfin des sociétés de secours pour les étudiants pauvres.

Il importe beaucoup aussi de donner aux enfants l'occasion de comprendre les conditions relatives au développement de leur pays, de manière à ce que, dans l'école, ils puissent pratiquer le patriotisme, en dehors des questions de partis politiques. Il est regrettable que, dans l'Inde, des agitateurs sans scrupules disent souvent aux étudiants que l'amour de leur pays doit se manifester par la haine des autres nations. Ces enfants n'y croiraient jamais si leur école instituait des cérémonies patriotiques pour permettre aux élèves d'épancher, comme il convient, leur juste enthousiasme. Ils cherchent cette issue au dehors puisqu'on ne leur en donne pas la possibilité à l'école même.

Il faut constituer des groupes d'étudiants pour différents genres de service social, en accord avec les capacités des jeunes gens et les besoins de leur entourage, ... par exemple pour protéger les animaux, pour donner les premiers soins aux blessés, pour l'éducation des classes opprimées, pour aider à l'organisation des fêtes nationales et religieuses, ... et ainsi de suite.

Les élèves auxquels de telles formes de service auront été offertes, dans leurs écoles ne chercheront pas à les entreprendre isolément.

Les enfants ont, dans leurs jeux, une occasion spéciale de pratiquer la maîtrise de soi, quant à l'action. Ils sortent de la salle d'étude où règne une discipline plus formelle, pour se trouver brusquement libérés de toute autorité extérieure. À moins qu'ils n'aient appris à remplacer cette autorité par l'empire sur soi-même, nous verrons, sur le terrain de jeux, la brutalité du plus fort faire naître la crainte chez le plus faible. Le terrain de jeux a une valeur spéciale pour éveiller le pouvoir de la discipline personnelle et, si les maîtres sont présents aux jeux et donnent l'exemple de la soumission à l'autorité du capitaine, montrant de la douceur et de la considération, et jouant pour leur camp plutôt que pour eux-mêmes, ils aideront beaucoup leurs élèves à acquérir la maîtrise de soi.

Ceux-ci verront également leur maître sous un nouveau jour ; il ne leur impose plus son autorité de professeur, mais il sait, et se dominer, et subordonner sa manière d'agir aux règles du jeu et aux intérêts de ceux qui jouent avec lui. Le garçon qui arrive sur le terrain sans autre idée que celle de s'amuser le plus possible, même aux dépens de ses camarades, apprendra, par l'exemple de son professeur, qu'il peut être plus heureux en jouant pour les autres que pour lui seul, et qu'il joue mieux quand il s'agit de l'honneur de l'école et non de son propre avantage. Il apprend aussi que le meilleur joueur est l'enfant qui dirige ses coups avec prudence et use méthodiquement de sa force. Dans l'espoir d'être un bon joueur, il va exercer son corps à faire ce que lui-même veut, acquérant ainsi la maîtrise de soi dans l'action. Par là il apprend cette grande leçon, que l'empire sur soi-même augmente le bonheur et conduit au succès.

Autre chose encore à apprendre sur le terrain est la maîtrise du caractère, car un garçon qui s'emporte joue toujours mal. Il apprendra donc à ne pas être pressé, ni impatient ; à surveiller ses paroles, même quand il perd, et à ne pas être vaniteux lorsqu'il gagne. Ainsi il se construit un caractère fort et bien équilibré qui lui sera très utile quand il atteindra l'âge d'homme. Tout cela s'apprend réellement mieux au jeu que dans la classe.

3 – La Tolérance

La plupart des instructions de mon Maître à ce sujet, concernent principalement des disciples, mais néanmoins l'esprit de ces instructions peut convenir à ceux qui mènent la vie ordinaire.

La tolérance est une vertu très nécessaire dans les écoles et particulièrement quand les écoliers appartiennent à différentes confessions. "Aie des sentiments de parfaite tolérance pour tous les hommes, dit mon Maître, et porte aux croyances de ceux qui pratiquent une autre religion, un intérêt aussi cordial qu'aux tiennes, car leur religion, aussi bien que la tienne, est un sentier qui mène au Suprême. Et pour venir en aide à tous il faut comprendre tout. C'est le devoir de l'éducateur d'être le premier à donner l'exemple dans cette voie".

Cependant nombre d'instituteurs commettent l'erreur de penser que les vues et les règles auxquelles ils se sont accoutumés sont des principes universels que chacun doit accepter. C'est pourquoi se préoccupent-ils beaucoup de combattre les convictions et les habitudes particulières des étudiants, afin de les remplacer par celles qu'ils jugent meilleures. Ceci est

surtout le cas dans des pays tels que l'Inde, où les élèves appartiennent à des religions diverses. À moins que le maître n'étudie avec sympathie leurs religions et ne comprenne que la croyance d'un autre est, pour celui-ci, aussi précieuse que la sienne l'est pour lui-même, il est bien près de faire de ses élèves des incroyants en matière religieuse.

Il prendra donc particulièrement soin de parler avec respect des religions auxquelles ses élèves appartiennent, en fortifiant chaque enfant dans les grands principes de sa propre foi et en montrant l'unité de toutes les religions par des exemples appropriés, tirés des différents Livres sacrés. On peut faire beaucoup dans cette voie au cours du petit service religieux qui précède le travail habituel de la journée, s'il s'adapte à toutes les formes de croyance. Tout en enseignant à chacun les doctrines de sa propre religion, il serait bon de rappeler, une fois par jour, l'unité des religions : car, comme dit le Maître, "toute religion est un Sentier qui mène au Suprême".

Ainsi on pourrait, dans l'école, donner l'exemple de membres appartenant à des religions variées, et vivant côte à côte, heureux et se témoignant un respect mutuel, quant à leurs opinions. J'ai le sentiment que c'est là une des fonctions particulières que l'école doit remplir dans la vie d'une nation. À la maison, l'enfant se trouve toujours avec ceux qui ont les mêmes opinions que lui-même et n'a pas l'occasion d'entrer en contact avec d'autres croyances et d'autres coutumes. À l'école il en a l'occasion et le maître doit l'amener à comprendre ces différentes manières de croire, et à voir ce qui les unit. L'éducateur ne doit jamais rendre un enfant mécontent de sa propre foi en la traitant avec dédain ou en la défigurant par son ignorance, car cette manière d'agir conduirait celui-ci à mépriser tout religion.

Il y a aussi les usages nombreux et variés propres aux diverses provinces du pays. Souvent ces coutumes sont exagérées par ceux qui les considèrent comme des parties essentielles de la religion et non comme les caractéristiques de la province où elles sont nées. Aussi regardent-ils avec désapprobation et dédain les gens soumis à d'autres usages et s'en séparent-ils fièrement. Je ne sais à quel point ceci est une difficulté dans les pays occidentaux, mais je pense que dans l'Inde les coutumes nous séparent beaucoup plus que la distance physique ou les différences en matière de religion. Chaque partie de la contrée a ses particularités quant aux vêtements, quant à la manière de manger, quant à celle d'arranger ses cheveux, et j'ai remarqué qu'à l'école les élèves sont portés, tout d'abord, à mépriser ceux d'entre leurs camarades dont l'aspect ou les habits sont

différents des leurs. Les professeurs doivent aider les enfants à rejeter ces différences puérides pour ne penser qu'à la Mère Patrie à laquelle tous appartiennent.

Nous avons déjà dit que le patriotisme devrait être enseigné sans que l'on ajoutât la haine des races, et nous dirons encore que la compréhension et l'amour des autres nations font partie de la grande vertu de tolérance. Les élèves sont obligés d'apprendre l'histoire de leur propre pays et celle des autres nations, et l'Histoire, telle qu'on la donne, ne parle que de guerres et de conquêtes... Le professeur doit montrer combien de maux terribles ont résulté de ces guerres ; il doit expliquer que, bien que l'évolution ait suivi son cours malgré elles, les ayant même utilisées, beaucoup plus de progrès serait obtenu par la paix et la bonne volonté que par la haine. Si l'on prend soin d'exercer les enfants à regarder les différentes manières de vivre avec intérêt et sympathie, au lieu de le faire avec méfiance et aversion, ces enfants, en atteignant l'âge d'homme, montreront du respect et de la tolérance pour toutes les nations.

4 – Le Contentement

Tout maître, réellement attaché à ses élèves, ne peut être qu'heureux durant les heures d'école. Aucun homme d'énergie ne doit se permettre d'être déprimé ; mais le découragement est particulièrement nuisible chez un éducateur, car il est journellement en contact avec beaucoup d'enfants et il leur communique les dispositions de son propre esprit. Si le maître est découragé, les enfants ne peuvent être longtemps contents et heureux, et à moins qu'ils ne soient tels, ils ne peuvent bien étudier. Si professeurs et élèves associent la joie à leur vie scolaire, non seulement ils trouveront le travail plus facile, mais encore regarderont-ils l'école comme un lieu où ils peuvent, pour le moment être exempts de tout souci et de toute peine.

Le maître doit s'exercer à se détourner de toutes les pensées anxieuses et déprimantes, aussitôt qu'il pénètre dans l'école, car il doit apporter à cette atmosphère, où vivent et grandissent les enfants, sa part d'énergie et de contentement. La meilleure façon de se débarrasser du découragement est d'occuper son mental avec quelque chose de joyeux et d'intéressant, et cela ne devrait pas lui sembler difficile, quand il se rend auprès de ses élèves. Les pensées s'éteignent lorsqu'on ne leur prête aucune attention ; c'est pourquoi il vaut mieux se détourner des pensées décourageantes que de les combattre. En effet, le contentement accroît la vie tandis que le

découragement la diminue ; en repoussant le découragement le professeur augmente son énergie. C'est souvent bien difficile, en vérité, pour celui qui a charge de famille, de rester exempt d'anxiété à l'école, et cependant à de tels sentiment il doit essayer d'en refuser l'accès.

M. Arundale m'a dit qu'il s'est créé l'habitude d'être joyeux, au moment où il entre au collège, si soucieux qu'il ait pu être auparavant, parce que, écrit-il :

"Je tiens à contribuer au bonheur et à l'intérêt de chaque journée de classe, et en me persuadant journellement que j'étais heureux, un fois les portes du collège franchies, j'ai définitivement réussi à le devenir. Si en traversant le terrain qui mène à mon bureau, je rencontre quelque étudiant ayant l'air triste et maussade, je me fais un devoir d'aller à lui pour opposer mon contentement à sa tristesse, et peu à peu cette tristesse disparaît. Puis vient le service religieux et, en m'asseyant sur l'estrade avec l'instructeur religieux, je demande que la bénédiction du Maître descende sur tous les chers jeunes visages que j'ai en face de moi et je regarde, tour à tour, lentement, chaque membre de l'auditoire en essayant de projeter un courant continu d'affection et de sympathie".

J'ai déjà dit que les élèves observent la physionomie de leurs professeurs pour voir s'ils sont de bonne ou mauvaise humeur. Si le maître est toujours gai et affectueux, ses élèves ne le surveilleront pas davantage, car ils auront appris à avoir confiance en lui et toute anxiété, toute contrainte disparaîtront. Si le maître témoigne constamment du contentement, il envoie parmi ses élèves des courants d'énergie et de bonne volonté. Une vie nouvelle pénètre en eux ; leur attention est stimulée et la sympathie de l'éducateur ne tarde pas à vaincre l'insouciance de l'enfant.

De même qu'un jeune garçon apprend la maîtrise de soi dans l'action, sur le terrain des jeux, il peut y apprendre la vertu du contentement. Se montrer satisfait dans la défaite fortifie le caractère, et l'enfant qui peut être content et témoigner d'un bon caractère, en face de son adversaire vainqueur, est bien sur la voie du véritable courage civil.

5 – L'unité de direction vers le but

La persévérance, la concentration de l'attention sur chaque partie du travail à mesure qu'il se fait, de manière à ce qu'il soit aussi bien exécuté que possible, dépend largement de l'intérêt que l'on y porte. À moins que le maître ne s'intéresse pas à son travail et ne l'aime par-dessus tout autre, il ne sera pas capable de persévérance. Il doit être absorbé à tel point par ses obligations envers l'école, que son esprit soit continuellement occupé à faire des projets pour ses élèves, et qu'il regarde toute chose au point de vue de son application possible à son travail propre.

L'unité de direction vers le but veut dire l'enthousiasme, mais l'enthousiasme est impossible sans idéal. Ainsi le maître qui veut acquérir de la stabilité d'esprit doit être imprégné d'un idéal vers lequel il aspire à conduire son école. Cet idéal aiguïsera son attention et le rendra capable de la concentrer même sur des détails de très peu d'importance. Il aura dans l'esprit une école idéale et cherchera toujours à en rapprocher l'école réelle.

Pour acquérir cette qualité, l'éducateur ne doit donc pas se contenter des choses telles qu'elles sont, mais il doit être constamment en éveil, afin de tirer parti de chaque occasion de progrès qui s'offre.

Au fur et à mesure que le maître connaît mieux les capacités de ses étudiants et les besoins de la nation, son idéal sera naturellement susceptible de modifications, et, au cours des années, il pourra se trouver bien loin de l'idéal du début qui lui a fait, en premier lieu, acquérir l'unité de direction vers le but. Son idéal le guidera encore, mais il sera devenu plus pratique, et son pouvoir de concentration, plus pénétrant, produira des résultats plus étendus.

Le Maître cite deux sentences qui me semblent montrer clairement de quelle manière on doit employer l'unité de direction vers le but : "Quoi que tu trouves à faire, mets-y toute ton énergie. Quoi que vous fassiez, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes". Quel que soit le travail à faire, il faut l'achever entièrement ; mais il doit s'adapter "au Plan de Dieu relatif aux hommes" ; il doit être accompli "comme pour le Seigneur". Le Maître dit que chaque partie de l'œuvre doit être faite religieusement, – faite avec le sentiment qu'elle est une offrande sacrée à déposer sur l'autel du Seigneur. "Je fais ceci, ô Seigneur, en ton nom et pour toi !" Pensant ainsi, puis-je lui offrir une chose qui ne soit faite de mon mieux ? Puis-je exécuter quelque point de mon œuvre avec inattention ou

indifférence, sachant que cette œuvre doit être accomplie expressément pour Lui ? Pensez à la manière dont vous vous acquitteriez d'un travail si vous saviez que le Seigneur lui-même viendrait le voir, et rendez-vous compte ensuite qu'Il le voit, car toute chose existe dans sa conscience. Et ainsi vous ferez votre devoir "comme pour le Seigneur et non comme pour les hommes".

L'œuvre doit être accomplie aussi conformément à la connaissance que possède le maître des principes de l'évolution et non simplement en regard de petits intérêts passagers. L'éducateur doit donc apprendre quel est son propre degré d'évolution, de manière à acquérir l'unité de direction vers le but, en ce qui le concerne personnellement, car, à moins qu'il ne pratique cette qualité au point de vue de son idéal propre, il ne pourra la faire appliquer à son entourage. Il doit être un reflet de cet idéal vers lequel il espère amener ses élèves, et le fait de s'y comparer lui permettra de voir des détails qui, autrement, lui auraient échappé, ou qu'il pourrait négliger, comme étant sans importance.

L'application pratique de l'unité de direction vers le but réside dans l'effort de conserver devant l'esprit quelque idéal supérieur, vers lequel tout l'ensemble des habitudes journalières de l'école soit dirigé, de façon à ce que cette vie plus étroite soit vitalisée par celle qui est plus grande, et que tous deviennent des parties conscientes d'un grand tout. L'idéal de Service, par exemple, peut être vivifié à tel point que la vie quotidienne sera entièrement guidée par un effort constant de servir.

6 – La confiance

L'amour a été placé en premier, parmi les qualités requises pour l'éducateur, et il est bien que ce petit livre se termine par une qualité de presque égale importance : la confiance. À moins que le maître n'ait confiance en son pouvoir d'atteindre le but, il ne sera pas capable d'inspirer une confiance semblable à ses élèves, et la confiance en soi est une auxiliaire indispensable au succès, dans tous les règnes de l'activité humaine. Le Maître a merveilleusement expliqué pourquoi nous avons le droit d'être confiants.

"Il faut avoir confiance en toi. Tu dis que tu te connais trop bien ? Si c'est là ton sentiment, tu ne te connais pas ; tu connais seulement l'enveloppe extérieure qui est faible et a été souvent souillée de boue, mais toi – le toi réel, – tu es une étincelle de la flamme divine, et Dieu, qui est tout puissant,

habite en toi, et pour cette raison il n'y a rien que tu ne puisses faire, si tu en as la volonté".

L'éducateur doit comprendre qu'il a le pouvoir d'instruire ses élèves et de les préparer à leur œuvre future dans le monde. Son amour pour eux, son désir de les aider, ont fait naître ce pouvoir dont la source est la vie spirituelle, à laquelle tous participent. C'est parce que le maître et ses élèves sont d'une même essence, – petite étincelle de la grande flamme divine, – que le maître peut avoir la confiance de chaque effort accompli, – engendré de sa propre part de vie universelle, – atteindra et stimulera cette même vie chez les enfants.

Il ne sera pas toujours capable de voir, dès l'abord, un résultat. En vérité l'influence la plus importante que puisse posséder le maître se montre dans le développement du caractère de ses élèves. Ni les succès dans les examens, ni les rapports, ni les inspections ne peuvent satisfaire le véritable éducateur quant au résultat de son travail. Mais lorsqu'il sent sa nature supérieure fortifiée et purifiée par son ardent dévouement pour ses élèves, lorsqu'il a la joie de voir la vie divine, en eux irradier, répondant à celle qui est en lui, ... alors, en vérité, son bonheur est grand, alors il a l'esprit en paix, sachant qu'il a éveillé, chez ces enfants, la connaissance de leur nature divine, laquelle, tôt ou tard, les amènera à la perfection.

Le maître a donc raison d'avoir confiance puisque la Vie divine est en lui et dans les élèves qui s'adressent à lui pour chercher force et inspiration. Qu'il leur envoie donc, tout ce qu'il a de plus élevé et il peut être sûr qu'il n'y aura pas un enfant qui, dans une certaine mesure, ne réponde à sa nature supérieure, si faiblement que puisse être perçue cette réponse.

De leur côté les enfants doivent être pleins de confiance envers leur maître, apprendre à l'aimer et à croire en lui ; ceci vient inévitablement si le maître se rend digne de leur affection.

Ce perpétuel échange de la Vie unique entre professeurs et étudiants les rapprochera de plus en plus. Ils apprendront à vivre ensemble – frères aînés et frères plus jeunes, – dans cette famille qu'est l'école. En menant cette vie fraternelle dans la petite arène de l'école, ils s'exerceront à la vivre dans l'arène plus vaste de la nation. Alors ils apprendront graduellement que, par tout le monde, il n'y a qu'une seule grande fraternité, une seule Vie divine en tous. Cette vie, chaque membre de la fraternité s'efforce de l'exprimer, consciemment ou inconsciemment.

Heureux, en vérité, est le maître qui perçoit le divin en lui, car la connaissance du divin en l'homme est la plus haute leçon qu'il puisse jamais avoir le privilège d'enseigner.

FIN DU LIVRE